

La mer gelée berlin

alexanderplatz



**Lorenz Wilkens — Réminiscences
bibliques dans le roman d'Alfred
Döblin, *Berlin Alexanderplatz*.**

I

Le roman a pour sujet la malédiction de Franz Biberkopf qui, ayant tué Ida sa bien-aimée sous l'effet de la passion et purgé sa peine dans la prison de Tegel, est libéré et décide de vivre honnêtement, désormais. Cependant, il ne vient pas à bout de la malédiction. Être maudit – c'est plus qu'un malheur, et plus qu'une crise sociale. C'est un malheur auquel la raison ne peut pas remédier, un état sur lequel aucune théorie n'a prise. Biberkopf, lors de la discussion avec l'anarchiste : « Dis, collègue, abruti, tu fabriques

les grenades qui t'exploreront à la gueule, et c'est avec ça que tu me bassines ? ». L'anarchiste répond : « “Je te le demande encore une fois, qu'est-ce que tu fais ?”. “Et je te réponds encore une fois : rien ! Bordel ! Rien du tout ! Allez tous vous faire ! J'ai pas le droit. Selon ta propre théorie. J'vais tout de même pas renforcer les capitalistes. Et puis je m'en tape de toute ta rouspétance, de tes grèves et de tes petits bonhommes qui vont venir. Compte sur toi seul. Je fais tout seul c'que j'ai besoin. J'pourvois à tout moi-même !” [...] Et Franz rigole et rigole encore. Il n'est pas de sauveurs suprêmes, ni Dieu, ni César, ni tribun, producteurs, sauvons-nous nous-mêmes. »¹.

La raison appelle à mettre à l'épreuve les énergies spirituelles et à les façonner en volonté. Pourquoi la raison est-elle perdue ? Réponse réactionnaire : la société s'est détournée du culte traditionnel voué à Dieu. Seul Dieu pouvait être son juge impartial. Elle doit donc se

¹ Alfred Döblin, *Berlin Alexanderplatz* (1929). L'histoire de Franz Biberkopf. [éd. DTV, p. 271 ; traduction française de Olivier Le Lay, Gallimard, 2009] – Le milieu où vit Biberkopf trouve difficilement sa place dans la stratification en couches sociales. Il s'étend depuis les criminels et délinquants jusqu'aux petits commerçants en passant par les marchands ambulants, et oscille entre *Lumpenproletariat* et petite bourgeoisie. Il est le plus touché par la dissolution de la morale traditionnelle ; en même temps, l'attachement à la tradition devient pour lui le signe et l'artisan de sa perte de réalité. De ce point de vue, son destin prend une signification plus générale : il représente la société tout entière. C'est l'époque où la domination nazie s'établit. Le milieu présenté par le roman est travaillé par la contradiction, inhérente au capitalisme industriel, entre la bourgeoisie libérale et le prolétariat ayant développé une conscience de classe. Celle-ci est contrecarrée à Berlin par une alliance précaire entre la haute bourgeoisie, favorable à la monarchie, et ses domestiques – souvent venus des campagnes avoisinantes. En imitant les gestes de pouvoir et d'importance de leurs maîtres, les « valets et cochers » qui en sont dépourvus mettent au jour l'absurdité de leur renoncement au pouvoir. La mimesis, même lorsqu'elle est bien intentionnée, est une raillerie. Dans cette situation, le dialecte berlinois, avec ses intonations de bas-allemand grossier aux accents campagnards, est tout aussi caractéristique que les réminiscences bibliques.

tourner de nouveau vers lui. Ce n'est pas cette réponse qu'apporte Döblin. On ne peut écrire aucun roman à partir d'elle, car elle serait associée à une censure intellectuelle et perceptive, à une scission d'avec la réalité. Or Biberkopf ne peut pas « faire sécession ». Il lui est refusé de sélectionner les perceptions. Elles le submergent. Cette censure n'est pas non plus l'objet de ce roman ².

D'où vient la malédiction ? La réponse que Döblin donne n'est pas réactionnaire, mais plutôt, à ce qu'il semble, apocalyptique. Dans le dernier tiers du roman, « Babylone, la grande prostituée » est souvent citée. La première fois, c'est dans le huitième livre, celui qui contient le dénouement du roman : « Tu ne perdras pas de biens, Franz, tu seras calciné toi-même jusqu'au tréfonds de l'âme ! Vois comme la putain jubile déjà ! La putain Babylone ! Et vint alors l'un des sept anges qui tenaient les sept coupes et il parla : Viens, je vais te montrer la grande Babylone posée sur le bord de bien des eaux. Et voici la femme sur une bête écarlate et elle tient une coupe d'or dans la main, sur son front un nom est écrit, un mystère. La femme est ivre du sang des saints. Tu la pressens maintenant, tu la sens. Et seras-tu assez fort, et périras-tu. »³ – C'est une reprise de l'Apocalypse selon Jean, chapitre 17, versets 1 à 5. Selon ce texte, la femme avait « sept têtes et dix cornes. La femme, vêtue de pourpre et d'écarlate, étincelait d'or, de pierres précieuses et de perles. Elle tenait dans sa main une coupe d'or pleine d'abominations : les souillures de sa prostitution. Sur son front un nom était écrit, mystérieux : Babylone la grande, mère des prostituées et des abominations de la terre ». Là, c'est Rome qui est visée, *Dea Roma*, ici Berlin. Elle n'a pas une, mais sept têtes, comme un dragon. Elle a, non pas une conscience, mais sept ; pas une signifie ici : aucune.

Le voyant de l'apocalypse est « transporté en esprit au désert » pour recevoir ses visions – l'éloignement de la société comme raison de la « purification » ; les liens avec le monde doivent être coupés. C'est ainsi seulement qu'il peut découvrir les figures pré-conscientes qui rendent possible une acceptation par l'esprit. L'idée que la ville est devenue un objet de plaisir et de stupre flotte dans l'air, et pourtant personne ne l'exprime. Il est impossible de décider s'il faut considérer cette situation comme naturelle ou la juger condamnable. Mais enfouie dans l'esprit, l'acceptation est prête. La façon dont est utilisée la métaphore de l'État comme prostituée en est un indice – l'amour, par amour du commerce. Au lieu d'aimer ses citoyens, l'État les vend aux « rois de la terre » (Ap 17, 2). Le lien qui doit le rattacher à ses citoyens n'est que parodie : le droit, la protection, la reconnaissance, le respect du mystère religieux. Ces quatre choses sont universellement corrompues car l'État n'a pas cessé d'être la représentation du général – tout comme la domination est précisément la représentation du général, fût-ce comme menace. Le tabou maintenu sur l'expression, cela relève de cette menace. La prophétie apocalyptique brise ce tabou.

² Avec sa technique narrative empruntant au collage, Döblin exprime un état de la ville qui préfigure la mégalopole telle que Jean Baudrillard la décrit : « Toutes les passions positives, toutes les passions d'attrait (y compris les passions sociales) deviennent des passions indifférentes ou négatives. Toute attraction devient répulsion. Car dans cette communication totale, dans cette surinformation, dans cette transparence et cet amalgame, toutes les forces de défense humaines sont menacées. L'espace symbolique n'est plus protégé par rien. L'espace intellectuel du jugement n'est plus protégé par rien. Dans la disponibilité technique de tout, je ne peux plus juger ce qui est utile et ce qui ne l'est pas – dans la proximité d'un monde devenu indifférent, je ne peux plus juger ce qui est beau et ce qui est laid, ce qui est bon et ce qui est mauvais, ce qui est original et ce qui ne l'est pas. » (Jean Baudrillard, « La ville et la haine » in Ursula Keller (Hrsg.), *Perspektiven metropolitaner Kultur*, Frankfurt-am-Main, 2000).

³ éd DTV, p. 380 (*N.d.T.*)

La tradition apocalyptique est présente à la conscience de Biberkopf, mais il ne peut pas l'opposer à son entourage. Elle reste inaccessible à la critique, à la raison. La société a trop de têtes – ou n'en a pas. Quand une citation biblique apparaît, on ne doit pas trancher entre deux possibilités : la mettre au compte ou bien de la conscience de Biberkopf ou bien de celle du narrateur. Elle appartient objectivement à la situation peinte par le narrateur. C'est un « fait social », en rien différent des contes. Mais sa force d'évocation a disparu. On pourrait penser que le diagnostic d'une perte générale des repères devrait conduire celui qui la subit à devenir le défenseur d'une nouvelle conscience universelle. Mais son contenu même empêche la nouvelle prophétique de se généraliser. Tous sont convaincus que la société a perdu le tête. C'est un fait universel mais il n'en découle pas une conscience universelle. La maladie dont la société tout entière est atteinte, réclame cruellement un médecin. Mais tout médecin qui voudrait lui venir en aide serait également contaminé par elle. L'apocalypse prend cet état comme le signe que la possibilité de la transcendance est proche. La maladie – ce sont les « douleurs de l'enfantement »⁴ des temps modernes. Que le désespoir fut général, devenait alors la raison d'espérer. Que l'on put penser le tout de la société semblait garantir l'hypothèse que sa force vitale serait supérieure à la maladie. La maladie devrait, à la fin, se révéler comme l'annonce d'une nouvelle forme de vie. C'est précisément dans la maladie généralisée que la vie en général serait particulièrement sensible.

Pourtant, l'époque du roman de Döblin fut caractérisée par le fait que la catégorie de l'immédiateté, par laquelle la totalité de la société était pensée, prit une dimension obsessionnelle. Cette totalité était d'ailleurs plus évoquée que pensée. Cette obsession désigne la nécessité d'une question tout comme elle la cache : la vie de la société s'insère-t-elle dans la nature tout entière (sa théorie étant par conséquent analogue à la biologie) ou repose-t-elle entièrement sur une alliance ? Sa constance repose-t-elle sur les lois de la nature, ou est-elle une affaire morale ? Je dirais que, face à cette question, l'époque se comporte de manière maniaque ou dépressive. Maniaque, par exemple, le nazisme : victorieux jusqu'à la catastrophe qui l'avait condamné dès le départ. Dépressif, par exemple, Döblin dans son roman. On peut aussi dire que la dimension théologique de la conscience sociale était cachée. La vie immédiate d'un homme contient l'idée de liberté. On ne peut y penser sans penser immédiatement à l'idée d'un vouloir qui lui correspond, l'approuve et la veut. Ce vouloir est général, on le trouve partout. C'est un élément de la réalité qui se particularise dans la forme de l'expérience. La conscience de soi ne peut reposer que sur le concept de l'alliance avec ce vouloir. Sans ce lien, une inquiétude plane comme une ombre au-dessus d'elle et la poursuit, sans qu'elle sache ce qui est à craindre. Elle est la transition vers la maladie maniaque-dépressive qui avait atteint la société à l'époque du roman⁵.

⁴ Cf. Mc 13, 8 et Ro 8, 22.

⁵ Cf. Klaus Heinrich, « Festhalten an Freud. Eine Heine-Freud-Miniatur zur noch immer aktuellen Rolle des Aufklärers Freud », in *Zeitschrift für psychoanalytische Theorie und Praxis*, Jg. XXIII, 2007, Heft 3, p. 365sq. En particulier p. 382 : « La figure de l'alliance dans la bible hébraïque, qui est à la base de toutes les théories du contrat des Lumières européennes, connaît ici (i.e. dans la psychanalyse – Note de L.W.), une nouvelle fois, une suite absolument appropriée. Tout comme, là, l'alliance doit protéger contre toute puissance pulsionnelle imprévisible (celle de Dieu y compris), dans la mesure où elle l'intègre ; ici, elle doit aider cette puissance à expliquer où elle menace de devenir destructrice »

II

Les citations de la bible que fait Döblin dans son roman ne sont pas seulement extraites de l'Apocalypse, mais également du livre de la Loi et des livres prophétiques, sans compter Job et l'Ecclésiaste. Dans le chapitre intitulé « *Demain dans la fraîcheur du tombeau, non, nous saurons rester maîtres* », situé dans le troisième livre de *Berlin Alexanderplatz*, Biberkopf se fait escroquer par Lüders qui utilise la mimesis. Il lui a raconté comment il avait trouvé, en tant que marchand ambulant, porte ouverte et faveurs sexuelles auprès d'une veuve. Lüders fait une tentative auprès de la même veuve et échoue : il ne parvient qu'à lui voler ses économies. Cela se sait, et Lüders entre chez Franz pour le dédommager de « quelques marks ». Après on peut lire :

« Biberkopf s'est assis, son visage est parfois très dur, parfois des petits faisceaux tremblent dans sa figure. Il montre la porte et dit doucement : « Dehors ! ». Lüders a déposé ses quelques marks, pensé à Meck et sûr qu'ils l'espionnent et demande un papier comme quoi il est venu et peut-être que Meck lui-même peut monter ou Lina. Alors Biberkopf se relève tout à fait, aussitôt Lüders glisse jusqu'à la porte, il a la main sur la poignée. Mais Biberkopf prend la diagonale vers le fond près de la table de toilette, saisit la cuvette et – qu'est-ce tu dis d'ça –, d'un geste vif, répand l'eau dans toute la pièce jusqu'aux pieds de Lüders. De la terre tu es venu, à la terre tu retourneras. Lüders écarquille les yeux, bat en retraite sur le côté, appuie sur la poignée. Biberkopf prend la cruche, y avait encore davantage d'eau d'dans, on en a encore tout plein, on fait place nette, de la terre tu es venu. Il la vide contre l'autre près de la porte, ça lui gicle contre le cou et la bouche, eau glacée. Lüders glisse dehors, il est parti, la porte est fermée.

Dans l'arrière-salleil chuchota felleusement: « Il est dingue, tu l'vois bien, attrape ça ». Meck demanda : « Quel numéro c'était ? Chez qui ? ».

Après Biberkopf continua d'en envoyer brassée sur brassée dans la petite chambre. Il élaboussait à pleines gerbes dans l'air : Faut qu'tout soit propre, faut qu'tout parte ; maintenant ouvrir la fenêtre et souffler ; on a rien à voir avec tout ça. (Plus de maisons à s'effondrer, plus de toits à glisser, tout ça c'est du passé, Une Fois Pour Toutes Du Passé). Il se mit, comme ça se rafraîchissait à la fenêtre, à fixer le sol. Faudrait nettoyer, ça va leur goutter sur la tête à ceux d'en d'ssous, ça fait des taches. Ferma la fenêtre, s'allongea de tout son long sur le lit. (Mort. De la terre tu es venu, à la terre tu retourneras).

Clap, clap, clap font les mimines, tap, tap font les bottines.

Le soir même ce Biberkopf-là n'habitait plus dans la petite chambre. »⁶

« *Demain dans la fraîcheur du tombeau, non, nous saurons rester maîtres* » : « *la fraîcheur du tombeau* » est une citation extraite de la chanson « Aurore, éclaires-tu ma mort trop tôt venue ? » (de Wilhelm Hauff, 1824). On y trouve les deux strophes : « Juste saisi, juste saisi / le plaisir est déjà repris / Hier encor' sur un fier destrier / Aujourd'hui la poitrine transpercée / Demain dans la tombe froide. ». Elle appartient à ces poèmes romantiques qui sont devenus populaires – ironiquement populaires – au cours du dix-neuvième siècle grâce aux « cercles de chant ». Si un bout de ce chant vient à l'esprit de quelqu'un, il l'associe à la

⁶ éd. DTV, p. 118 (*N.d.T.*)

vision d'un chœur de buveurs de bière. De cette manière, la citation devient un remède à l'angoisse de la mort dont elle se veut porteuse. Le message du poème n'est plus transmis. Lorsqu'il est sorti de l'intermède de la conscience romantique, il ne restitue plus que l'atmosphère sociale dans laquelle il est placé. On ne pense plus à sa propre atmosphère. Il signifiait la solitude du sujet, son exil hors de la société. Son sentiment est toujours proche, mais sa réflexion taboue. L'angoisse de la mort apparaît chez Biberkopf, puis lui vient à l'esprit la citation, mais l'ironie habituelle lui permet cette prise de distance : « *Non, nous saurons rester maîtres* » Comment ça, « nous » ? Encore une citation. Qui parle ainsi, et dans quelle situation ? Le terme exprime la conscience du contrôle de soi – pathos de la discipline prussienne. C'est avec lui qu'on répond à Berlin aux « propositions indécentes », qui dépassent les bornes, et que l'on ressent comme des attaques égoïstes contre sa propre vie pulsionnelle. Ici aussi – comme dans la chanson romantique – se trouve en jeu une caricature du destin et du personnage bourgeois, car on vise moins l'immoralité de la demande que son mobile égoïste. Une double raillerie : on se moque de celui qui est à l'origine de la proposition, tout comme de la bourgeoisie, que l'on parodie. La double raillerie se substitue à l'autonomie du sujet. Car elle désigne une immunité : « Personne ne peut rien contre moi » – ni la moralité, ni des intérêts contradictoires. Cette attitude d'immunité n'est rien d'autre que ce qui a été décrit plus haut : l'absence de lucidité, l'état inaccessible à la théorie. C'est cette immunité que Biberkopf oppose à sa propre angoisse de la mort. « *Nous saurons rester maîtres.* » L'angoisse de la mort est ainsi réinterprétée comme une tentation. C'est alors que le désir de mort rentre certainement en jeu chez Biberkopf. Il appartient à l'atmosphère qui l'entoure. Mais « *nous saurons rester maîtres* ». La mort n'est rien d'autre que les nombreux petits escrocs qui veulent mener quelqu'un derrière la lumière par la tentation. L'espace de jeu de l'affirmation de soi, que Biberkopf s'attribue, ne s'en montre que de manière plus aiguë : la moralité bourgeoise est traduite ironiquement en « savoir-faire » avec lequel on s'affirme contre les compagnons de classe et de destin. Contre la mort aussi, on n'a rien d'autre en mains. L'exigence de moralité, d'affronter l'angoisse de la mort avec la dignité de l'esprit, est ignorée. Elle ne se rencontre pas dans sa généralité. Elle apparaît tout au plus comme une chose de la bourgeoisie, de la classe dirigeante, laquelle reste étrangère au roman.

Biberkopf vide la cuvette aux pieds de Lüders. Puis vient la citation de la Genèse 3, 19 : « Tu es poussière et à la poussière tu retourneras ». Ainsi est-il fait aussitôt référence à la scène où Biberkopf, après son succès sexuel auprès de la veuve, veut aller voir son amie Lina. Car là se trouve paraphrasé Génèse 3 : « C'était le Paradis merveilleux. Les eaux grouillaient de poissons, du sol les arbres jaillissaient, les animaux jouaient, animaux de la terre, animaux de la mer et oiseaux. Alors un froufrou dans un arbre. Un serpent, serpent, serpent avance la tête, un serpent vivait au Paradis, et il était plus vicieux que tous les animaux de la terre, et il commença à parler, à Adam et Eve il parla.

Comme Franz Biberkopf au bout d'une semaine monte tranquillement l'escalier avec un bouquet enrobé dans du papier de soie, il pense à sa grosse, se fait des reproches, mais pas tout à fait sérieusement, s'arrête, c'est une fille franche comme l'or, à quoi bon les conneries, Franz, bah, c'est les affaires, les affaires sont les affaires. »⁷. Entre ces deux citations se trouve la « chute originelle » de Biberkopf auprès de la veuve. C'est pourquoi il punit alors Lüders, qui l'a imité. « Tu es poussière » – une phrase extraite de la condamnation que Dieu

⁷ éd. DTV, p. 111 (*N.d.T.*)

adresse à Adam après la péché originel. Le châtement devient ici purification – Biberkopf vide la cuvette aux pieds de Lüders. Le châtement devient une parodie du déluge : Lüders s'enfuit, et alors « Biberkopf continua d'en envoyer brassée sur brassée dans la petite chambre. [...] Ferma la fenêtre, s'allongea de tout son long sur le lit. (Mort. De la terre tu es venu, à la terre tu retourneras). Clap, clap, clap font les mimines, tap, tap, tap font les bottines. ». Alors Biberkopf se punit lui-même : il se dit mort. Cela n'a pas plus de sérieux que la comptine « *Brüderchen, komm, tanz mit mir, beide Hände reich' ich dir* » (Döblin cite le refrain de cette chanson). Cependant le souvenir de la petite chanson contribue à provoquer chez le lecteur la tristesse évitée jusqu'alors. Jeu et sérieux – tous deux sont perdus. Le sérieux : on ne peut pas accéder au péché par le jugement, il n'est le fait d'aucun sujet, il se propage sans fondement par mimésis. Quand jeu et sérieux sont perdus, il n'y a plus de solidarité; car la connaissance d'une situation collective et son remplacement réclament une prise de distance par rapport à la proximité immédiate.

III

La tradition biblique reste présente. Elle est l'objection du passé. Elle est devenue un corps étranger à l'époque, elle que cette dernière n'arrive pourtant pas oublier. Elle doit sans cesse y penser. Elle en est hantée, comme une conscience autistique l'est par son passé qu'elle n'arrive pas à comprendre. Elle fait retour comme formule magique. Elle ne ferait pas retour si le présent n'était pas lui-même devenu étranger. Tous deux – présent et passé se montrent tout autant incompréhensibles. Ce point commun se recommande à Biberkopf et à son lecteur comme le lit d'une détente résignée. Il prend l'apparence d'un sentiment de sécurité sans consolation. Reste l'énigme : les citations de la Bible font sentir une puissance à l'oeuvre. Elles font effet, dans la mesure où on les exprime; mais celui qui les exprime et les mémorise reste à l'écart de leur effet. Ce dernier a lieu dans un arrière-monde, comme dans une caverne. Inversion singulière : l'appel prophétique à la liberté et à la conscience se transforme en formule magique. Qu'est-il advenu entre-temps ? Qu'est devenue la société que Biberkopf incarne, entre-temps ? Jugement déprimant : la liberté n'est qu'un fantôme – pour venir à bout d'un traumatisme : l'ardeur avec laquelle on a d'abord fait l'expérience de sa propre vie, est maintenant refusé. Cette expérience était donc une illusion – il n'y a aucun droit à une vie propre, la liberté est un fantôme. Ce refus est, dans la société où Biberkopf vit, une structure. « *Nous saurons rester maîtres.* »

IV

Seule la mort promet à Biberkopf l'individuation – après la catastrophe. Reinhold, acolyte et ennemi, a assassiné la bien-aimée de Biberkopf, Mieze, laquelle se refusait à lui dans la forêt par amour pour son ami. Il s'est dérobé aux poursuites grâce à un crime simulé et a fait de la prison du Brandebourg sa planque. Biberkopf est cependant arrêté et amené au commissariat de police d'Alexanderplatz. Là, il refuse de s'alimenter et de parler. Il veut mourir. Il arrive à l'asile de Buch. La mort s'y adresse à lui : « Crie honte. Elle est venue vers toi, elle était gracieuse, elle t'a protégé, elle était heureuse avec toi, et toi ? Qu'était-il pour toi cet être, un être comme une fleur, et toi tu vas voir le Reinhold et tu crânes avec. Pour ta gueule rien au-dessus de ça. C'est que tu veux juste être fort. T'es heureux d'avoir ferrailleur avec Reinhold, et qu'tu lui es supérieur et que tu peux aller l'asticoter avec ça. Réfléchis dont

un peu, si c'est pas d'ta propre faute, qu'elle vit plus. Et pas une larme versée sur elle, elle qu'est morte pour toi, pour qui donc.

Juste causer : « Je, je, je » et « l'injustice qui me frappe » et comme je suis noble, et chic, et dire qu'on ne me laisse pas montrer quel gaillard je suis. Dis honte, crie honte ! [...] T'as perdu la guerre, p'tit bonhomme. T'es fini, fiston. T'as plus qu'à remballer. Fais-toi mettre au rencard. Pour moi t'es grillé. [...] Ça a reçu un cœur et une caboche et des yeux et des oreilles, et ça pense que c'est bien d'être honnête, enfin, ce que ça appelle honnête, et voit rien d'autre et n'entend rien et vit au jour le jour et ne saisit rien, on a beau dire, on a beau faire. » (Biberkopf :) « Quoi donc, quoi donc faire ? » « Hurlement de la Mort : « Rin, j'te dis, 'rête de me causer. T'as même pas de tête, t'as pas d'oreilles. T'es pas même né, bordel, t'es pas même v'nu au monde. Difformité aux idées torsées. Aux idées impudentes, sa Sainteté Biberkopf, on t'attendait p't-être pour voir le monde. Il a besoin d'aut' gaillards que toi, le monde, [...] Allez bonhomme, ton cœur, qu'on n'en parle plus. Que j'puisse le jeter dans la merde, voilà sa place. Ta gueule tu peux la garder. »⁸

La mort apparaît comme juge d'une vie qui n'était pas une vie. « t'es pas même v'nu au monde. » La mort juge au nom de la vie. Que manquait-il à la vie de Franz Biberkopf ? La mort dit : « et ça pense que c'est bien d'être honnête, enfin, ce que ça appelle honnête, et voit rien d'autre et n'entend rien. ». La mort peut le dire de manière très simple : il manquait à cette vie la perception. Elle ne voit rien et n'entend rien. En quoi consisterait le regard et l'entente d'un individu qui serait effectivement venu au monde ? Biberkopf ne peut être rendu attentif à ce regard et à cette entente qu'à l'approche de la mort. C'est pourquoi il la recherche. La mort est le non-être. Pourtant elle se révèle étonnamment comme plus que ce non-être. Elle peut parler – exhorter et juger. Elle peut devenir l'avocat doué de parole de tous les sans-je. Elle le doit, parce que Biberkopf n'a pas entendu la langue, l'appel qui n'étaient pas les siens. Seule la proximité de la mort, l'angoisse de la mort lui permet d'entendre. La mort dit : tu n'as rien vu et rien entendu – c'est-à-dire : tu n'as pas vu comment ton non-être, ce que tu n'étais pas, a jeté un regard rétrospectif sur toi. Mais cela fait partie de la vision ! Sans ce non-être, la vision n'est pas la vision. Tu as présenté ton image au regard des autres une fois pour toutes. « Marche ou crève ! ». Mais le regard n'existe pas pour l'image, c'est plutôt l'image qui existe pour le regard. Tu n'as pas vu comment l'image est mise en mouvement et transformée par le va-et-vient, par la réciprocité du regard. Et maintenant l'angoisse de la mort te manifeste la raison de ton impuissance : l'angoisse. L'image que tu te fais de toi-même n'est pas un fait face auquel tu puisses simplement dire : ainsi et pas autrement. Quand tu le soutiens, c'est le signe de ton angoisse. Tu as craint la plasticité de l'image comme la mort, tu as craint l'amour comme la mort. C'est pourquoi l'approche de la mort te renvoie l'angoisse, avec l'énergie de l'amour.

« ... et ne voit rien et n'entend rien » : Il ne me paraît pas aberrant d'entendre dans le jugement de la mort une référence à la vocation du prophète Esaïe. Dieu lui y ordonne : « Va, tu diras à ce peuple : écoutez bien, mais sans comprendre, regardez bien, mais sans comprendre ! Engourdis le cœur de ce peuple, appesantis ses oreilles, colle-lui les yeux ! Que de ses yeux il ne voie pas, ni n'entende de ses oreilles ! Que son cœur ne comprenne pas ! Qu'il ne puisse se convertir et être guéri ! » (Es 6, 9) C'est l'endurcissement que les prophètes

⁸ éd. DTV, p. 434 (N.d.T.)

renforcent en le combattant. C'est la force qui est proprement faiblesse, le manque de vie qui se donne comme abondance. C'est l'affirmation de soi qui se manifeste comme un pur être; car la conscience oublie qu'elle y parvient grâce à une manipulation.

Melanie Klein nous a appris à interpréter la pulsion de mort comme l'envie du sein maternel, source de la vie. Biberkopf enseigne son ambiguïté : dans la pulsion de mort se trouve le désir de reconnaître et rejeter cette envie comme coupable. C'est ce que Babylone la grande prostituée oblige finalement à examiner : « Dans le paysage dépouillé, devant les murs rouges du bâtiment, sur les champs, de la neige sale. Là ça tambourine et tambourine encore. La putain Babylone a perdu, la Mort a gagné et la chasse en tambourinant. La putain glapit et raffute et bave et crie : "Qu'a-t-il d'extraordinaire, pourquoi fais-tu grand cas de ce gaillard, Franz Biberkopf, fais-en ce que tu veux, de ton Monsieur tout le monde". La Mort, roulement de tambour : "Je ne peux pas voir ce que tu as dans ta coupe, espèce de hyène. Voici l'homme Franz Biberkopf, je l'ai fracassé tout entier. Mais comme il est fort et bon, il endossera une nouvelle vie, passe ton chemin, nous n'avons plus rien à faire ici toutes les deux". » ... Et : « La grande Babylone parvient enfin à soulever sa bête, elle part au trot, elle file par les champs, elle s'affaisse dans la neige. Elle se retourne, hurle contre la Mort rayonnante. Dans le tumulte la bête cassée met les genoux à terre, la femme tanguée sur le cou de la bête. La Mort ferme son manteau. Elle chante et rayonne : Oh oui, oh oui. Les champs bruissent : Oh oui, oh oui. »⁹

⁹ éd. DTV, p. 443-444 (*N.d.T.*)